

UN JOUR D'ÉLECTION



SCÈNE DE LA VIE CRUELLE

La scène représente une grande indécision et un temps chien.

PERSONNAGES :

Veaudoré, candidat aux honneurs civiques.

Marichette, sa femme.

Madame Merluchon, une voisine.

SCÈNE I

Veaudoré, vient de se lever et fait sa toilette devant une armoire à glace.

Veaudoré.—Quelle nuit terrible ai-je passée? Je crois qu'il était trois heures du matin lorsque je suis revenu de mon comité central. J'ai passé au moins une heure à réfléchir avant de m'endormir. J'ai dormi une heure tout au plus. Oui, cinq heures sonnaient au moment où je me levais. Je n'ai pas une minute à perdre. Et ma barbe qui n'est pas faite. Je parie qu'il n'y a pas d'eau chaude. Marichette! Marichette!

SCÈNE II

Marichette, (en peignoir, et les cheveux en désordre).—Me voici. As-tu besoin de quelque chose? La servante est malade et je l'ai envoyée hier soir chez une de ses tantes.

Veaudoré.—Donne-moi de l'eau chaude comme une bonne petite femme. Je dois être rasé frais aujourd'hui. C'est le grand jour, le jour des élections. Ce soir ce sera le triomphe. Tu dîneras à huit heures avec l'échevin du quartier.

Marichette.—Je ne vis plus depuis que tu travailles à ton élection. Mais dis-moi, ce matin, si tu es très certain du succès. Si tu as le moindre doute ne me fais pas de cachette, parle sincèrement à ta vieille. Tiens son vieux, voilà de l'eau tiède pour ta barbe.

Veaudoré.—Mes amis m'ont promis une majorité de quatre cents voix au moins. Toutes les listes ont été soigneusement chéquées la nuit dernière. Mon élection ne fera pas un pli. Ce soir attend-moi vers sept heures et demie au plus tard. Je ne pourrai me rendre à la maison à la clôture du poll, attendu qu'il me faudra faire un speech à l'hôtel de ville, remercier les électeurs du quartier et payer la goutte à mes cabaleurs. Oui, la vieille, tu te coucheras ce soir avec l'échevin Veaudoré.

Marichette.—O le vieux, si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre parler ici. La joie m'étouffe. Laisse-moi t'embrasser en plein sur tes beaux queneuilles.

Veaudoré.—Assez, assez, ma vieille. Il faut songer aux choses sérieuses. J'ai une rude corvée avant l'ouverture des polls. Il faut que je courre chez les amis, car il me manque encore quatre voitures. Il me faut trouver quelqu'un pour me représenter dans un poll. Celui qui devait me rendre ce service est assigné comme témoin dans un procès. Je dois avoir l'œil à l'élection, parce que je sais que mon adversaire a organisé un service régulier de télégraphes. Je dois aussi aller chez l'épicier commander le pain, le beurre, le fromage et la bière pour mes agents dans les comités et dans les polls, sans cela le service n'aboutirait à rien. Je vais déjeuner à la hâte. Ne te dérange pas, chère, je trouverai ce qu'il me faut dans le buffet.

Marichette.—Prends garde d'attraper du froid, pen-

dant tes courses, les bronchites et les rhumes sont si dangereux cet hiver.

Veaudoré.—Au revoir, chère.

Marichette.—Bonne chance, le vieux. A ce soir, monsieur l'échevin.

SCÈNE III

Le salon de Madame Veaudoré. Midi sonne.

Madame Merluchon.—Bonjour, ma chère amie, en bonne voisine je suis venue vous tenir compagnie pendant que votre mari est en élection.

Marichette.—C'est bien bon de votre part, madame Merluchon. Depuis que les polls sont ouverts je ne vis pas; je suis dans des trances perpétuelles. Tant que je n'aurai pas entendu proclamer la victoire de mon mari, je n'aurai pas de tranquillité. Cependant, j'ai bien tort de m'alarmer. Tous les amis de mon mari qui sont venus à la maison entre huit et neuf heures du matin m'ont assuré que je n'avais aucune crainte à avoir sur le résultat de la journée. Ils m'ont tous dit que mon mari avait son élection dans sa poche.

Madame Merluchon.—Entre nous, voisine, je vous le dirai franchement, je crois que votre mari a bien tort de se casser la tête pour en entrer au conseil de ville pour le peu que ça rapporte. Voyons, qu'a-t-il à gagner dans une élection? Il dépensera trois ou quatre mille piastres, et pendant les trois années qu'il sera échevin il ne gagnera pas un centin.

Marichette.—Voyons, voisine, je vous croyais plus sensée que cela. Vous ignorez donc tous les honneurs et les bénéfices qui sont attachés à la personne d'un échevin. Vous ne parleriez pas comme cela si vous aviez vécu comme moi dans l'intimité avec la femme de l'échevin Pignouf. Vous me faites rire en vérité, lorsque vous me dites que l'hôtel-de-ville ne rapporte rien aux échevins. Écoutez un peu je vais vous expliquer l'affaire. Mon mari étant élu, comme la chose paraît claire, il devra être nécessairement dans plusieurs comités. Il ne sera pas président la première année. Mais un simple échevin, s'il est un peut fûté, peut toujours mettre du beurre dans ses épinards. Madame Pignouf m'a conté que le jour où son mari a voté pour une affaire des chars urbains, on lui a fait cadeau d'un ameublement de chambre à coucher de la valeur de deux cents piastres. Son mari lui a avoué qu'un seul vote l'avait mis en état d'enrichir ainsi son intérieur. Ainsi savez-vous ce qu'il arrivera? Il arrivera ce qui est arrivé il y a trois ou quatre ans, presque toutes les femmes des échevins canadiens ont reçu, la veille du jour de l'an, une magnifique montre d'or. Si mon mari fait partie du comité de police ou du comité du feu, il pourra dire bonjour à son tailleur, à son cordonnier et à son chapelier. Lorsqu'il sera question des soumissions pour les uniformes des pompiers ou des constables il recevra, j'en suis sûr, un habillement complet de drap noir, une couple de chapeaux de castors reluisants comme des tuyaux de poêle vernis et une belle paire de bottes en veau français. Et puis chaque fois qu'il sera question de l'éclairage de la ville, il aura des actions à la compagnie du gaz, la lumière incandescente dans son salon, et un poêle à gaz gratis dans sa cuisine. Ce n'est pas tout il aura des "passes" à l'année sur les chars urbains et des "passes" pour la famille pour l'Île Sainte-Hélène. Écoutez un peu, voisine, j'ai une assez bonne idée de ce que cela rapporte d'être au conseil de ville.

Madame Merluchon.—Je suis bien avec vous sous ce rapport, voisine, mais il y a aussi bien des tracasseries pour un échevin. Il faut compter tous les ennuis que lui causent les parents et les amis qui cherchent des places ou des contrats à la corporation. C'est à n'en plus finir. Vous parlez bien des cadeaux que reçoivent les échevins, mais il paraît que le maire Abbott fait passer à Ottawa une loi pour envoyer les "boodlers" au pénitencier.

Madame Veaudoré.—Vous m'étonnez, madame Merluchon. Comment pouvez-vous croire que cette loi aura de l'effet? Cette loi, on s'en moquera comme de l'an quarante. La loi, j'ai lu cela quelque part, ressemble à une toile d'araignée, les grosses mouches passent à travers et les petites y restent collées.

SCÈNE IV

5.15 p.m.

Marichette.—Écoutez, voisine, j'entends des cris, c'est le triomphe de mon mari. (Regardant par une fenêtre.)

Oui, c'est bien cela. Ce sont ses amis qui le conduisent à l'hôtel-de-ville où il doit faire son "speech." Voilà déjà trente voitures de passées et il en arrive encore. La sienne doit être à la fin de la procession. Tenez, regardez bien, ça doit être lui qui passe dans la dernière voiture. (Elle lâche un cri, elle chancelle et s'affaisse sur le plancher.)

Madame Merluchon.—(Après avoir relevé son amie et l'avoir couchée sur un canapé). Pauvre femme! Elle a le cœur broyé. C'est le triomphe de Fouillou, le candidat opposé à son mari.

On entend des cris dans la rue. Les partisans de Fouillou poussent des grognements pour Veaudoré. Des gamins chantent :

La vache est à Peau
Dondaine,
Veaudoré est noyé
Dondé.

SCÈNE V

6 p.m.

Veaudoré.—(À sa femme qui a repris connaissance). Ah! les traîtres! les lâches! Ils se sont vendus comme des pourceaux. On a acheté deux de mes comités. Mes deux mille piastres se sont fondues comme du beurre dans la poêle. Dire que des parents ont voté contre moi.

Marichette.—Ne t'emporte pas comme cela mon chéri. Aie donc un peu de courage.

Veaudoré.—Du courage dans une affaire comme celle-là. Ton père même a voté pour Fouillou.

Marichette.—Ah! le visage!

Veaudoré.—Le président de mon comité était une bête doublée d'un idiot. L'imbécile a mis contre moi les aubergistes et les épiciers en m'engageant à voter contre les licences. Il a fait annoncer dans les journaux que j'étais un membre zélé de la société de Tempérance. Cela m'a enlevé quatre cents voix. Vite, donne-moi les clés du buffet, il faut absolument que je prenne un stimulant quelconque sans quoi je vais me trouver faible. (Il se verse une rasade). Bon, je me sens mieux. Après tout, réflexion faite, je préfère être battu. Je n'étais pas né pour devenir échevin. Tant mieux. Je connais plus d'un citoyen qui sont devenus fous après avoir patagé trop longtemps dans les affaires de la corporation. Oui, soyons philosophe. C'est posséder un bien que de savoir s'en passer. Viens m'embrasser. Marichette, tu n'en seras pas plus malheureuse pour n'être pas la femme d'un échevin.

Le rideau tombe.

H. BERTHELOT.

VARIÉTÉS

Le père François a invité quelques fusils des environs. On chasse au chien courant.

Il place lui-même un des chasseurs :

—Mettez-vous là, au bord du chemin, lui dit-il; vous verrez probablement débouler un sanglier; à défaut de sanglier il passera peut-être un chevreuil, ou un lièvre, ou un lapin; mais, dans tous les cas, vous verrez sûrement passer le facteur—et vous aurez l'obligeance de lui remettre cette lettre.

**

Tout à l'électricité, c'est la devise de la maison Edison. A l'occasion du 42^e anniversaire de la naissance du grand électricien, sa femme lui a offert un gâteau entouré de 42 lampes électriques minuscules. La batterie nécessaire à l'éclairage était cachée au milieu du gâteau. On ne dit pas s'il était mangeable.

**

Pendant un grand dîner, le domestique répand la sauce d'un plat sur l'habit d'un des convives.

La maîtresse de la maison lançant à l'invité un regard plein de reproches :

—Une si bonne sauce... En reste-t-il encore pour les autres?

**

Entre gommeux.

—Tu vois ce grand-là avec sa taille de colosse, eh bien! je l'ai appelé lâche en plein café.

—Et il ne t'a rien répondu?

—Si, il m'a flanqué son pied quelque part, à moi beaucoup plus faible. Tu vois bien que c'est un lâche.